

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 3. Chapitre I

Quoique je fusse déjà assez habitué à la vie intense de la grande métropole, Buenos Aires m'étourdit un peu au début et ce phénomène s'explique : jusqu'alors, je n'y étais venu que pour me promener, sans rien de bien déterminé à faire, mon temps tout à moi, pouvant, à mon gré choisir mes relations, me dérober ou me prodiguer, j'étais un simple visiteur, enfin, que ses ennemis eux-mêmes reçoivent courtoisement, alors que cette fois, j'allais m'enraciner là-bas, avec un plan de conduite établi dans ses grandes lignes, des obligations politiques et sociales, des devoirs d'ordre divers, des nécessités urgentes comme celle de me mettre au diapason de la capitale, pour ne pas y jouer un rôle ridicule. Ce qui contribuait également à mon vertige, c'était l'ivresse du triomphe, la satisfaction subite de me voir prendre pied sur les derniers échelons de l'immense échelle politique, la possibilité de considérer que tout m'était accessible, que tout devenait à portée de ma main. Je voulus aussi, à peine arrivé, m'atteler à mes anciens rêves de paraître, de briller, de travailler d'une façon active et ostentatoire à l'union étroite de Buenos Aires et des provinces, à l'extinction totale des vieux antagonismes, mais, à peine m'étais-je mis à

penser à cette « *mission* » qu'elle m'apparut vulgaire, enfantine, déjà réalisée, ou en voie de réalisation, et je craignis de faire un pas de cleric, de m'exposer aux sarcasmes des hommes expérimentés et sceptiques. Non, l'initiative n'était pas si facile qu'elle le paraissait.

- *Bah ! – me dis-je –, je n'ai qu'à commencer par dissimuler ma gaucherie et à ne pas me donner maintenant des airs de grand homme, ni de chercher à le devenir tant que ne s'offrira pas une opportunité vraiment favorable ... Soyons modeste, Maurice, jusqu'à l'heure d'être orgueilleux.*

Grâce à mon empire sur moi-même, qui me permettait de paraître calme et indifférent dans les plus grands troubles, je réussis à ce que personne ne devinât mon embarras. Mon plus grand souci fut celui de l'élégance. Je renouvelai ma garde-robe, abandonnant des habits qui, en province, pouvaient donner le ton, mais qui, à Buenos Aires, devenaient villageois par je ne sais quels détails de coupe, de couleur, et je crois presque d'odeur, et je me mis à fréquenter les grands restaurants à la mode, les théâtres, les clubs, les cercles, avec le

faute discret que j'ai toujours pratiqué et cela me donna l'illusion un instant que je commençais à devenir populaire. Je me voyais toujours, en effet, entouré d'un cercle d'amis et de connaissances qui s'élargissait chaque jour, et dont j'étais ou croyais être, le centre, car tous me montraient, non seulement de la déférence, mais jusqu'à de l'admiration. Quelques camarades qui, lors de mes visites antérieures, s'asseyaient à ma table m'initiaient à la découverte des endroits les plus aimables de la capitale, avaient été les précurseurs de ce troupeau admiratif que je finis par trouver trop innombrable et trop sans-gêne, surtout lorsqu'au bout du deuxième mois je fis mes comptes : j'avais dépensé ce que je croyais suffisant pour au moins six mois. Mes ressources, nombreuses en province, devenaient très restreintes dans la capitale où l'argent file comme l'eau dans les gouttières et les caniveaux un jour de pluie. Je résolus donc de me soustraire un peu à l'admiration de mes contemporains et me rappelai mes bonnes intentions de modestie, me jurant cette fois de les tenir.

Comme mes ressources n'étaient pas suffisantes et que je ne voulais pas entamer mon capital, j'écrivis à Correa en lui demandant un secours sous forme de commission gouvernementale. J'avais observé que les fonctionnaires et les employés les mieux rétribués étaient généralement riches ou de position moyenne, comme si les pouvoirs cherchaient à conserver et à augmenter les fortunes et maintenir un patriciat assurément nécessaire à la bonne marche du pays. C'était plus logique que cela ne le paraît. Les hommes, si méritants soient-ils, habitués à vivre de peu, n'ont pas besoin de grandes ressources, surtout s'ils travaillent vraiment et, leur donner plus que le bien-être dès leurs débuts, c'est les pervertir ; alors que ceux qui sont nés dans l'abondance doivent être protégés afin qu'ils ne fassent pas d'écarts et ne se déclassent pas, compromettant ensuite une partie de la société dans leur impuissance à se relever par leur propre effort. Cette action conservatrice des pouvoirs et de la collectivité est évidente et très plausible. Qui trouvera à redire à ce que, dans le cas de Faustino

Estébañez, perdu pour dettes de jeu, tout le monde l'aidât pécuniairement à se sauver, bien que ce fût un inutile, alors que personne ne procura de ressources à Renato Pietranera, le physicien, qui cherchait la solution de je ne sais quel problème, se mourait de faim, et dut abandonner son projet pour chercher à gagner sa vie comme employé de commerce ? Dans le premier cas, la honte de Faustino retombait sur tous les Estébañez, apparentés dans la haute société, ce qui fait, qu'une fois ses dettes payées, on l'envoya en mission à l'étranger ; dans le second cas, personne, Pietranera lui-même, n'était pas compromis, et si ses travaux étaient réellement de valeur, ils ne devaient pas être perdus pour cela. Des hommes plus grands que ce qu'il peut être ont vécu dans la misère, mais l'Humanité n'a pas perdu leurs oeuvres. En somme il y a, dans notre pays, un mélange social déjà trop grand pour que l'on s'emploie à l'augmenter.

Don Casiano, en bon gaucho, considérant, sans doute, que je pouvais lui être utile à Buenos Aires, me procura une prébende immédiatement, une

sinécure inutile, mais bien payée auprès de divers bureaux publics, qui avaient des affaires avec la province. Je pouvais me suffire avec cela, car j'ai déjà dit que j'étais prudent et ne commettait pas de folies irréparables, ni même dangereuses, bien que je fusse capable de gaspiller l'argent avec la plus grande intrépidité, comme je l'avais fait jusqu'alors. Dans les luttes antérieures à mon élection, la presse de l'opposition m'avait accusé plus ou moins injustement de malversations, de pots-de-vin, exigés des pourvoyeurs de police, de gratifications secrètes reçues du Gouvernement, de centaines d'agents « mangés » comme les mangeait don Sandalio Suarez, le commissaire de Los Sunchos. Il est certain – je n'ai aucune honte à le confesser, car, à cette époque-là, tout le monde en faisait autant –, que j'acceptais tout ce que l'on m'offrait, mais il est également vrai que je ne faisais rien pour augmenter mes capitaux et me contentais de me procurer une vie meilleure. J'aime l'argent, non pour lui-même, mais pour la liberté qu'il procure et qu'il complète, car la liberté, sans moyens d'action, n'est rien d'autre que la

liberté de mourir de faim. Malheureusement, les profits auxquels je me réfère avaient cessé et, en attendant que mes fonctions me permissent de m'en procurer d'autres, je me contentai de la sinécure procurée par Correa.

Pour modifier ma vie, je quittai, donc, l'hôtel somptueux et cher où j'étais descendu, et louai une petite maison dans une rue centrale, trois ou quatre chambres et les dépendances, je la fis remettre à neuf et m'y installai comme quelqu'un qui est disposé à mener une vie sérieuse et réglée. Je fis venir Marto Contreras, afin qu'il fût mon homme de confiance et complétois le service par un cuisinier et un valet de chambre qui sortait d'une maison aristocratique et trouva le moyen de me voler comme si j'étais un nigaud. Et, au lieu de courir les cafés, les restaurants et les rôtisseries, je me bornai à mes clubs et à mes cercles et fis un choix plus approfondi de mes relations. Je fus spirituel et sceptique avec les uns, bon garçon et croyant avec les autres, austère ici, là libéral, tolérant autre part, sectaire parfois, et parvins ainsi à être reçu partout avec plaisir, mais sans enthousiasme, car ma figure restait indécise et énigmatique, et inspirait, à

beaucoup, une espèce de curiosité.

Le temps passa, et avec les premiers jours de mai arriva l'ouverture du Congrès où j'allais faire mes débuts. Je passe sur les sessions préliminaires, les longues attentes dans les salons et les couloirs de la vieille maison qui ressemblait, à l'intérieur, à une enceinte de combats de coqs, à l'extérieur à un abattoir de géants, et arrive à la défense de mon mandat, qui eut lieu un jour désagréable, énervant et sombre, d'humidité et de vent du nord, comme on n'en voit qu'à Buenos Aires. Quand il souffle sur la capitale, ce vent du nord est désagréable, et quand il fait ce temps humide, j'en suis incommodé d'une façon indicible, Les bruits me semblent plus discordants, plus assourdissants, les mouvements plus difficiles, comme douloureux, les idées plus rares, comme absentes, les odeurs plus intenses et plus ingrates, presque nauséabondes, la lumière fausse, trompeuse, importune ; les trottoirs sont pleins de boue, les murs dégouttent d'eau, les vitres suintent, les hommes se montrent irritables, provocants, impertinents, les femmes marchent comme des



somnambules et toutes semblent vieilles. Une phrase, insignifiante à d'autres moments, devient une insulte ; les nerfs exaspérés font de nous de momentanés mais sévères ennemis des êtres et des choses, et je crois que dans ces moments-là, il ne nous serait pas très difficile d'en finir avec le monde, si cela dépendait de notre volonté. C'est dans de telles conditions que je dus défendre la validité de mon mandat.

Je commençai, hésitant, la parole molle et fatiguée, au milieu de l'indifférence ambiante, mais l'inattention de mon auditoire m'excita, m'irrita peu à peu, me lançant dans ma rhétorique habituelle. Je suis verbeux et brillant. Peu importe que je ne sache pas ce que je vais dire, je remplace facilement les idées par des figures, des phrases ronflantes et à effet, des images parfois pittoresques, qui soulignent très bien mes attitudes et mes gestes d'acteur. Comme je ne m'arrête pas, malgré de fréquentes interruptions, que je ne donne pas le temps à l'examen, j'arrive sans effort à captiver mes auditeurs et même à leur arracher des applaudissements. Cet après-midi mémorable, aux accusations de

coaction, je répondis entre autres choses, quand je devins en veine :

*« On accuse l'antithèse de mon action! Précisément ! J'ai garanti la liberté du suffrage, je me suis démis pour elle des hautes fonctions que j'occupais, je n'ai pas bougé un doigt pour que ma candidature fût proclamée ... J'étais trop occupé à maintenir la paix et l'ordre dans notre province, j'étais trop occupé à arracher, plus par la persuasion que par la violence, des mains des agitateurs, les armes avec lesquelles ils voulaient nous imposer un état d'anarchie., Et si ma candidature surgit au dernier moment, une fois la province pacifiée, grâce à mon humble effort, quand je n'étais, déjà plus chef*

*de la police, mais commissionné éventuellement pour maintenir l'ordre, ce fut parce que la partie honnête, la partie patriote, la partie bien pensante de l'opinion – qui est, heureusement, la majorité dans ma province et dans le pays tout entier – voulut affirmer, extérioriser, matérialiser ses nobles aspirations en choisissant comme représentant le plus modeste des citoyens, le plus insignifiant de tous, seulement parce qu'il avait réalisé des sacrifices désintéressés et*

*généreux – oui, généreux ! – pour la vraie liberté, qui n'est pas la licence effrénée, ni encore moins l'incendiaire anarchie ... Au flot débordant des passions inavouables et des ambitions déchaînées, elle a opposé dans ma personne sans relief, ni mérites, la plage de sable, paisible, qui apaise ses fureurs, et sert de trait d'union entre la vague dévastatrice et la paix tranquille des champs féconds. »*

Et, Pégase emballé, j'ajoutai qu'à ces considérations de fait s'en ajoutaient d'autres, purement morales, intellectuelles et ethniques, qui, faisant de moi le prototype de la nationalité (merci Vazquez), démontraient jusqu'à l'évidence, la justice de mon élection :

*« L'homme qui porte dans tout son être le sceau de la famille – d'une famille qui a donné des héros et des martyrs à la patrie – partout où il ira sera reconnu comme un membre de cette famille, comme un pur, comme son plus pur représentant, et je me trouve ici au sein de ma vraie famille patricienne, peut-être comme un fils prodigue, mais affectueux et sans tache, qui s'enorgueillit de se réincorporer aux siens... Oui, monsieur le Président ! oui,*

*messieurs les Députés! Savez-vous comment m'appelle l'aimable Buenos Aires ? Savez-vous comment l'on me nomme dans les milieux politiques et mondains que j'ai l'honneur de fréquenter ? Le provincial ! Le provincial ! adjectif qui m'enorgueillit, car il montre la légitimité de mon mandat ... Quoique sans le mériter, je puis affirmer que n'importe où je suis, là est ma province ... Eh quoi, n'est-ce pas cela que la Constitution ordonne en instituant que toutes les régions du pays soient synthétiquement réunies dans cette enceinte ? Et lequel de mes honorables collègues – je n'hésite pas à vous appeler ainsi, anticipant votre sanction – peut invalider cette double reconnaissance de mes compatriotes et du reste des Argentins réunis dans la capitale, synthèse du pays ? »*

Quelqu'un répondit que tout cela c'était de la littérature et que je n'avais prouvé que mon caractère de... provincial. Mais, comme on avait applaudi et que mon mandat était approuvé d'avance, on vota, et je passai prêter serment.

De grandes félicitations dans les couloirs, des commentaires, des

flatteries :

- *Un grand orateur nous est né !*
- *Il ne dément pas sa race !*
- *C'est très bien, mon petit ami, vous me plaisez !*

Un adversaire murmura en anglais le titre d'une comédie de Shakespeare :

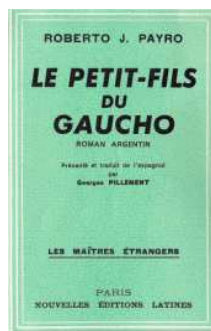
- *Much ado about nothing.*

Et un autre lui répondit :

- *Attendons, que viennent les idées.*

Race envieuse, race de vipères !  
Comme s'ils en avaient tant, des idées !

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

*Le Petit-Fils du Gaucho* (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = *Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira* (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « *Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira* », a été publiée dans *La Belgique artistique et littéraire* (Revue

*nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Ce chapitre est le second passage qui y est traduit, sous le titre « **Au Congrès national** », aux pages 182-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>